

LETTRE DE FRANCE

Echos Littéraires

Marguerite Primeau

UN MÊME PROBLÈME confronte les universitaires des côtes du Pacifique qui viennent passer quelques mois en France: celui de choisir parmi les innombrables romans, pièces de théâtre, études littéraires et revues de tous genres, les ouvrages qui leur découvriront le vrai visage de la France. S'ils tiennent surtout à travailler leur petit coin de jardin, ils risquent d'en méconnaître les aspects nouveaux. En glanant à droit et à gauche, ils courent le danger de n'en pas saisir les traits essentiels.

Nous n'avons pas résolu le problème, aussi n'offrons-nous ici qu'une opinion toute personnelle, sujette aux limites imposées à toutes les opinions personnelles.

Quels sont pour nous les traits marquants de la France littéraire actuelle, et quels rapprochements peut-on faire avec le Canada français?

Une étude du Syndicat National des Editeurs indiquait, il y a quelques mois, que la "Littérature générale" progresse à elle seule de plus de 20 millions d'exemplaires, grâce aux réimpressions de petit format. Les progrès considérables réalisés au Canada depuis quelques années dans le domaine de la diffusion du livre n'ont pas atteint l'ampleur des réalisations françaises même si l'on fait cas des conditions différentes qui déterminent le développement culturel de notre pays. L'Édition Française semble donc se bien porter malgré certains obstacles tels que l'augmentation du prix de production et les efforts de propagande nécessaires tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

LE PHÉNOMÈNE qui restera peut-être la caractéristique essentielle de cette année est le nombre imposant de romancières qui ont fait irruption sur la scène littéraire. Tout d'abord, les lauréates des grands prix: Edmonde

Charles-Roux: *Oublier Palerme* (Prix Goncourt); Irène Monési: *Nature morte devant la fenêtre* (Prix Fémina); la jeune Canadienne, Marie-Claire Blais: *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (Prix Médicis). A ces noms s'ajoutent ceux d'Albertine Sarrazin (*La Traversière*), de Catherine Paysan (*Les feux de la Chandeleur*), et de Solange Fasquelle (*L'Air de Venise*). Simone de Beauvoir nous offre *Les belles images* et Simone Schwarz-Bart et son mari, *Un plat de porc aux bananes vertes*.

On a écrit que sous certains aspects, par certaines observations et réflexions, le roman d'Edmonde Charles-Roux dénotait une intelligence virile, un côté honnête homme tel qu'on l'entendait au XVII^e siècle. Aussi importante nous semble l'opposition constante entre le passé et le présent qui fait que la poésie du souvenir et la réalité brutale s'entrelacent tout au long du récit. Le roman va de l'Amérique, neuve, voyante et dure aux émigrés accourus dans l'espoir d'une vie plus facile, mais qui se cherchent et se regroupent pour vivre un peu du passé, à la Sicile pauvre, pays inoubliable où l'on a connu le grand amour de la jeunesse. Ecrivain au lyrisme prenant, Edmonde Charles-Roux a cependant tellement souligné l'"à priori" de sa thèse qu'on sent dès le début que quoi que fasse l'Amérique, la cause est déjà entendue et la sentence prononcée. Le beau rôle ayant été fixé une fois pour toutes, l'on chercherait en vain un seul personnage sympathique parmi tous ces New-Yorkais. De plus, le milieu américain — celui d'un hebdomadaire consacré aux recettes de beauté et à satisfaire les "désirs de fuite" ou les "appétits de culture" de ses lectrices, donc forcément superficiel —, se trouve aujourd'hui dans n'importe quelle grande ville, car les moyens de diffusion sont les mêmes partout et le culte de la jeunesse et du *sex appeal* est un phénomène mondial. Cette réserve ne porte nullement atteinte à la richesse du roman et à la beauté du chant d'amour pour le pays préféré.

Le titre du roman d'Irène Monési est particulièrement bien choisi pour des personnages qui sont pris au piège de leur personnalité, famille-prison où le père détaché, presque absent, n'a rien d'autre à faire que de disparaître, où la mère se réfugie contre une maternité ni voulue ni acceptée dans l'amour des chats tandis que leurs deux enfants poussent comme des plantes sauvages. Nul ne pourra échapper à l'autre (on songe à l'enfer de *Huis-Clos*). Plus grave encore, Agathe et Régis, incapables d'échapper à leur destin qui est précisément celui de leur père et mère, se calqueront malgré leur révolte sur l'image de leurs parents et revivront les mêmes actes, la même servitude, la même frustration. La narratrice, une jeune Anglaise entrée au pair chez le docteur Jarrett, émaille de ses réflexions le trajet monotone et désespéré que serait sans elle la vie de ces quatre person-

nages. Le style d'Irène Monési se prête admirablement bien à un tel récit malgré certaines longueurs : style qui coule avec ça et là des violences soudaines lorsque la frustration se traduit en révolte et qu'on veut blesser parce qu'on est soi-même profondément blessé.

Qu'y a-t-il de commun entre ces deux ouvrages et celui de Marie-Claire Blais? Tout d'abord, la trame de chacun de ces romans se dévide comme un chapelet entre les doigts d'une narratrice. Gianna fait le point entre un passé riche au coeur d'une Sicile matériellement pauvre et le faux brillant de Manhattan; la jeune Anglaise découvre le fil conducteur de la famille Jarrett et le suit dans son cercle vicieux; c'est devant l'omnipotente Grand-mère d'une narratrice jamais située que passent et repassent les membres de la famille canadienne. Si la narratrice est textuellement présente chez Edmonde Charles-Roux et Irène Monési, elle n'en est pas moins une entité vivante dans le roman de Marie-Claire Blais.

Ce roman canadien est dans le vent des idées de notre époque par son attaque violente contre le conformisme et le traditionalisme d'une société subordonnée aux règles d'une religion de lettre plutôt que d'esprit. A l'encontre d'Edmonde Charles-Roux qui a cherché la beauté et l'humain au coeur même de la pauvreté, Marie-Claire Blais a choisi de démontrer comment la misère corrompt les êtres. Une poésie s'en dégage qui brille comme un diamant noir dans les feux duquel se fondent la pureté de l'enfance et le mysticisme de la jeunesse, et qui consomment enfin les uns et les autres. Sauf la Grand-mère qui continue de régner! Roman noir d'une famille comme dans *Nature morte devant une fenêtre*, avec un lyrisme plus sombre pour décrire des être damnés! Marie-Claire Blais a voulu tout détruire d'un seul coup. Voilà sans doute pourquoi quelques personnages par ailleurs sympathiques inspirent un certain malaise qui leur enlève la compassion du lecteur. En tout cas, pour Marie-Claire Blais, l'enfance n'est plus un monde d'innocence, et la jeunesse bien autre chose que l'univers fragile des rêves.

Un autre ouvrage ne marque pas moins parmi les nouveautés de l'année. Malgré l'indication contraire, *La Traversière* n'est pas un roman; c'est de l'histoire vraie. Albertine Sarrazin a vécu cette sortie de prison et les difficultés qui en résultent : solitude, tentations de l'alcoolisme, efforts pour travailler honnêtement, et rechute. Et surtout, le désir de se raconter et de se voir publier! Récit pittoresque avec son argot de prison, mais aussi fine analyse de tout ce qui l'a conduite de prison en prison pour vol et cambriolage. Le livre d'Albertine Sarrazin est à la fois pudique et authentique, d'une authenticité qui touche et qui amène le sourire et ce courant de sympathie qui manque un peu à Marie-Claire Blais. *La Traversière* aurait pu être un autre roman noir; Albertine Sarrazin échappe à la tentation

par la tendresse et par un sens de l'humour dont le plus grand mérite est de ne pas trop se prendre au sérieux. C'est une qualité remarquable.

Les feux de la Chandeleur racontent une histoire d'amour. Dans ce drame situé au sein d'une famille, Catherine Paysan s'est placée au point de vue du fils, de l'homme. C'est lui, par son refus de croire à un amour ressuscité, qui sera la cause de la tragédie. L'auteur a bien dessiné la femme de quarante-huit ans que l'on croit folle parce qu'elle n'hésite devant rien pour retrouver l'amour perdu, tout comme elle ne craint pas d'afficher ses sentiments, qu'il s'agisse de justice ou de poésie. D'autre part, on peut reprocher à Catherine Paysan une certaine sentimentalité dans les propos du fils et une sensibilité un peu trop féminine. Somme toute, le ton est assez juste pour rendre plausible et réconfortante à notre époque sceptique cette histoire d'amour entre un homme et une femme plus du tout jeunes.

Le dernier livre de Simone de Beauvoir frappe par la vigueur du style: phrases courtes et alertes qui conviennent aux réflexions de l'héroïne ou à ses pensées. C'est un style qui convient aussi aux propos banals qu'on échange au cours d'une soirée et qui en disent long sur le snobisme du petit milieu. Il faut noter ici une alternance intéressante. Laurence est tour à tour celle qui commente les actes et les faits — c'est le *Je d'Oublier Palerme*, de *Nature morte devant la fenêtre* — et le personnage traditionnel dont les actions sont rapportées à la troisième personne par un auteur omniscient. Laurence joue donc deux rôles: celui de l'héroïne qui va et vient selon les désirs de l'auteur et celui d'un être qui prend tout à coup conscience de lui-même et qui vit alors d'une vie propre où il semble naturel de parler à la première personne. *Les belles images* traitent de l'indifférence et de l'aveuglement volontaire d'un certain milieu devant les problèmes angoissants de la vie: la misère des pauvres, le mal, la mort. La petite fille de Laurence commence à poser des questions auxquelles il faut donner une réponse ou tout au moins une explication. On a "insensibilisé" la mère, mais pour son enfant, elle refuse l'illusion qui déforme et rend la réalité impossible à accepter. Laurence ouvrira les yeux de la petite Catherine sur la misère du monde.

NON SEULEMENT IL Y A eu sur la scène littéraire en France une "arrivée en force des femmes", mais aussi une importance grandissante accordée à la femme qui n'est plus jeune comme héroïne de roman. Ce trait ne se retrouve pas chez des auteurs canadiens comme Marie-Claire Blais, Réjean

Ducharme et Jean Basile dont l'inspiration est centrée sur l'enfance et la première jeunesse.

L'air de Venise appartient à cette catégorie. L'histoire de deux femmes d'un certain âge, l'une revient à Venise pour retrouver les traces d'un ancien amour, l'autre, "vieille fille", s'offre cette première et dernière folie qu'est un voyage à Venise. Solange Fasquelle présente une série de séquences où se meut tantôt l'une tantôt l'autre jusqu'à la fin du récit alors que la pauvre Antonella, courtisée par quelqu'un qui lui conviendrait parfaitement, se laisse entraîner dans les bras d'un gigolo payé par Carla qui se venge ainsi de ses déceptions. Ce livre est cruel mais vrai en dévoilant les ravages de la vieillesse auxquels peuvent s'attendre les femmes qui ne vivent que pour être admirées ou qui ne savent pas se construire une vie libre, à leur mesure.

Avec *Un plat de porc aux bananes vertes*, le thème de la vieillesse passe au premier plan. Ici, André Schwarz-Bart et sa femme Simone nous ouvrent les yeux sur la misère des noirs. Le monde qu'ils évoquent leur est familier; Simone est créole et tous les deux connaissent bien le monde antillais. C'est là que naît la mulâtresse Solitude dont nous apercevons l'ombre dans ce premier volume de la "Geste des Noirs". Schwarz-Bart reconnaît que la misère de l'homme noir est la même que celle de l'homme juif: "Il y a le même sentiment de fatalité — le sentiment que dans cent ans, dans mille ans, un Noir sera toujours un Noir. Ce sentiment de fatalité me hantait, moi, l'enfant juif . . ." Le thème de la vieillesse l'obsède aussi depuis longtemps, "car on peut y lire, en toutes lettres, le thème de la mort; et, en filigrane, la vérité sur la civilisation occidentale qui est fondée sur l'holocauste quotidien des animaux, sur la domination de la femme, sur l'exploitation de l'homme, et sur la liquidation insidieuse des vieillards, des infirmes, des aliénés mentaux et autres laissés-pour-compte." Paroles dures que celles-là, mais André Schwarz-Bart n'aurait-il pas raison beaucoup plus qu'on ne voudrait le croire?

Une troisième caractéristique de la littérature française d'aujourd'hui est le rôle nouveau échu aux "hommes de la quarantaine". Les critiques s'accordent à croire, en général, que quatre auteurs ont consolidé leur position: Jean-Louis Curtis (*La Quarantaine*), Robert Sabatier (*Le Chinois d'Afrique*), François Nourrissier (*Une histoire française*), et José Cabanis (*La Bataille de Toulouse*).

La Bataille de Toulouse est un soliloque où l'auteur et le narrateur ne sont qu'un seul et même personnage parti en quête de lui-même. Apparaît d'abord l'homme de la quarantaine qui vient de rompre avec Gabrielle. C'est à cause de

cette séparation qu'il pénètre plus profondément dans son âme à lui et qu'il en vient à se connaître: l'homme libre, épicurien, jouisseur et lettré, puis l'adolescent sensible qu'il a été, et enfin, tout au fond de lui-même, l'enfant dont le plus grand bonheur avait été de passer un Noël à la Trappe. De cet enfant, il ne reste guère que le vague regret d'avoir perdu "une certaine présence qui chassait toute inquiétude". Les fêtes de l'enfance ne durent pas. Il se retrouve donc seul avec la perspective d'une œuvre qu'il ne réussit pas à écrire, parce qu'écrire est aussi difficile que d'essayer de pénétrer dans le Paradis Terrestre après en avoir été chassé. C'est l'histoire d'un livre qu'on n'arrive pas à écrire et d'un amour qui meurt. Le ton traduit une mélancolie faite de poésie et de nostalgie, de souvenirs et de regrets qu'illuminent parfois un rayon d'espoir.

Qu'y a-t-il à signaler dans la saison théâtrale de 1966-67?

Décevante en ce qui concerne les nouveautés, cette année est surtout marquée par quelques grandes reprises. Une exception se pose dans le premier cas avec les deux pièces de Nathalie Sarraute (*Le Silence* et *Le Mensonge*) qui ont inauguré la salle du Petit Odéon. Ecrites pour la radio, ces deux pièces ne sont pas moins du vrai théâtre sous la direction de Jean-Louis Barrault. *Le Cheval évanoui* et *L'Echarde* de Françoise Sagan n'ont pas ajouté grand-chose à la renommée de l'auteur, sinon le personnage de Lord Chesterfield qui apporte un humour nouveau.

François Périer a présenté, sous la direction d'André Barsacq, une nouvelle pièce de Félicien Marceau, *Un jour j'ai rencontré la Vérité*, qui offre un certain intérêt.

La première pièce de Françoise Dorin, écrite sous le pseudonyme de Frédéric Renaud, a obtenu de la faveur auprès du public. Pièce à rebondissements, le suspense y joue le rôle principal. Il y a des mots drôles, parfois mordants, mais peut-être y a-t-il davantage d'esprit.

Il y a eu scandale au sujet des *Paravents* de Jean Genêt et le public s'est trouvé partagé sur la valeur du spectacle. Cependant, il faut admettre que Jean Genêt sait remuer la conscience avec "une sorte de chant âcre et somptueux de révolte et de mort qui prend à la gorge et au cœur". Si le Théâtre de la Huchette a depuis dix ans à l'affiche *La Cantatrice chauve* et *La Leçon* d'Ionesco, La Comédie-Française a maintenant à son répertoire *La Soif et la Faim*, tandis que l'Athénée a remporté le plus grand succès de la saison avec *Le Roi se meurt*, des reprises, certes, mais qui prennent "à la gorge et au cœur".

On continue à jouer Beckett (*En attendant Godot*, *Oh! les beaux jours*),

Anouilh (*Becket*), Audiberti (*Le Cavalier seul*). Jean-Louis Barrault et Edwige Feuillère, les Mesa et Ysé de la première représentation, ont repris avec succès *Le Partage de Midi* de Claudel, et Jean-Louis Barrault et Geneviève Page, *Le Soulier de Satin*.

A la Comédie-Française, *Dom Juan* a rompu avec la mise en scène traditionnelle, geste d'Antoine Bourseiller qui a fait couler beaucoup d'encre. Jacques Charon s'est vu confier la reprise du *Voyage de Monsieur Perrichon*, et *La Reine morte* de Montherlant connaît un succès continu.

Certaines œuvres étrangères ont été particulièrement appréciées. Nous pouvons citer des auteurs bien connus comme Pirandello et Tchekov dont le prestige ne fait que grandir, le premier avec *Se Trouver*, pièce représentée pour la première fois en France, et le second avec *Les Trois Soeurs*, *Le Duel* et *La Mouette*. A ces noms s'ajoutent celui de John Saunders dont la pièce *La prochaine fois je vous chanterai* alterne au Théâtre Antoine avec celle de Pirandello, d'Ernst Toller avec *Hop-là, nous vivons*, et, naturellement, de Peter Weiss avec *Marat-Sade*. La vogue du théâtre anglais se continue, conséquence de certains succès de la saison précédente, comme *Ah Dieu!, que la guerre est jolie*.

Le poète algérien, Kateb Yacine, a remporté un premier succès au petit T.N.P. (Théâtre National Populaire) avec *Les ancêtres redoublent de férocité*, pièce qui exprime l'inquiétude de l'âme algérienne. Un second succès est assuré alors que la pièce sera représentée en Algérie, cette fois.

Que conclure d'une enquête comme celle-ci?

Tout d'abord, que le roman se porte mieux que le théâtre en ce qui concerne son renouvellement. Le rôle des femmes dans le roman contemporain, aussi bien que celui des "hommes de la quarantaine", donnent au roman une orientation particulière, celle d'une sensibilité riche qui sait mettre à profit les leçons de la vie. Certes, il ne manque pas de jeunes auteurs prêts à voler de leurs propres ailes, mais peu d'entre eux ont attiré l'attention des critiques. Il n'y a pas, en France, cette année, d'ouvrage comparable à *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ni à *L'Avalée des Avalés*.

Le style du roman est, en général, alerte et vigoureux. Abondent la poésie et le lyrisme, et beaucoup d'images. Le narrateur y joue un rôle important, tout comme la psychanalyse et l'autobiographie. Les œuvres sont plutôt sombres avec un penchant marqué pour la solitude, la frustration, et les souffrances de la vieillesse comme thèmes. Le désir de révolte est moins souligné que dans le roman canadien actuel, ce qui s'explique par le fait que les auteurs marquants de cette année ne

sont pas de la première jeunesse. L'on sent qu'ils ont vidé leur querelle avec la vie, sauf peut-être Simone de Beauvoir et André et Simone Schwarz-Bart.

Nous pouvons remarquer une nouvelle importance accordée au roman canadien, surtout aux jeunes auteurs, même si l'on s'étonne que ce qui s'écrit maintenant au Canada français ressemble beaucoup à ce qui s'écrit en France.

Si, pour sa part, les créations du théâtre français actuel semblent plutôt statiques en regard du roman, l'action théâtrale elle-même a pris de l'envergure. La preuve en est le renouveau de vie théâtrale en province avec les Maisons de la Culture, innovation qui date de quelques années. On pourrait citer l'élan donné par la Maison de la Culture de Bourges où des pièces comme *Le Maître de Santiago* de Montherlant et *Oh!, les beaux jours* de Beckett ont été représentées par le Théâtre de France. A l'occasion d'un festival du théâtre de province qui a eu lieu dans cette ville, une pièce d'Audiberti, *Coeur à cuir*, créée à cette occasion, a été si bien reçue par la critique qu'elle prenait la route de Paris, quelques semaines plus tard.

Par contraste au roman qui bénéficie d'une grande diffusion grâce aux Livres de Poche, le théâtre a beaucoup plus de peine à trouver son statut économique. La télévision et le cinéma, pour tout dire la société industrielle d'aujourd'hui, lui portent préjudice. Peut-être n'y a-t-il pas aussi suffisamment de bon nouveau théâtre pour un public éclairé. Néanmoins, le théâtre français aura toujours ses disciples et les trois coups continueront, dans plus de 50 théâtres parisiens et, en province, dans les Maisons de la Culture, à faire se lever le rideau sur un monde disparu, mais non oublié, ou sur notre époque actuelle avec ses refus, sa frustration et sa violence.